

## Travail et vie privée

Memorandum pour une étude future de la conscience  
(de classe ?)

**Mimmo Porcaro**

Mimmo Porcaro (1953)  
est chercheur  
indépendant, membre  
de Refondation  
communiste, de  
l'association culturelle  
« Punto Rosso » et d'  
« Alternative Europa ».  
Ses travaux se  
concentrent sur le  
problème des  
structures politiques de  
classe et les  
mouvements  
d'émancipation.

Le paradoxe de notre époque vient du fait que plus la position sociale détermine la vie des gens, moins les gens se considèrent comme les membres d'une classe (ou d'un regroupement de classes). En d'autres termes : alors que les relations sociales de production continuent de jouer un rôle déterminant, les collectifs qui prennent forme, même à un stade embryonnaire, n'ont pas l'air d'orienter leurs projets politiques autour de ces relations sociales. D'où vient ce paradoxe ? Comment l'interpréter ?

Ma tentative de réponse repose sur les postulats suivants qui ne peuvent ni être discutés d'un point de vue théorique ni démontrés de façon empirique dans les limites de ce court essai :

1) le fait qu'aujourd'hui la vie professionnelle et personnelle (production et reproduction) aient tendance à se mélanger ne veut pas dire qu'elles soient identiques ; au contraire, plus elles se mélangent plus elles se différencient ;

2) dans la plupart des cas, lorsque la vie privée « pénètre » la vie professionnelle, ce ne sont pas les aptitudes relationnelles qui transforment le travail de façon positive, c'est le travail qui impose sa propre logique sur les aptitudes relationnelles ;

3) la distinction fondamentale entre travail et vie privée vient du fait que le travail (visant directement à valoriser le capital) est une activité formelle, régulière et visiblement conformiste tandis que la vie privée est moins formelle, régulière et conformiste, et a donc un potentiel d'innovation.

Commençons par le travail. Le travail est sans aucun doute bien plus asservi au capital aujourd'hui que dans les décennies précédentes. Mais en raison de la forme actuelle du capitalisme, la plus grande part du pouvoir qui se concentre entre les mains de la direction est accompagnée d'une dispersion du travail — pas seulement par la fragmentation de l'organisation, mais surtout la fragmentation légale et culturelle —, ce qui fait qu'il est très difficile pour les forces du travail d'y répondre.

La sous-traitance est la meilleure manière connue de disperser le travail mais la dispersion vient aussi des différences de contrats entre employés embauchés pour des fonctions identiques, de la transformation de nombreux employés en prestataires — souvent individuels — de services indépendants, et de l'organisation du travail par groupes (ou équipes) qui sont ainsi considérés comme des clients, fournisseurs ou concurrents d'autres équipes situés en amont ou en aval de la chaîne de production. De plus, les travailleurs de ces groupes sont poussés à l'autodiscipline et au contrôle de leurs collègues.

Inutile de m'étendre sur les effets de tout cela sur la conscience de classe ou même sur la simple conscience syndicale. Je me limiterai à souligner que d'un côté ce processus d'individualisation du travail fait que le travail a un impact bien supérieur sur la vie privée qu'auparavant, alors que d'un autre côté cela rend les travailleurs (et par conséquent leur vie) bien moins libres que ne le prétendent ceux qui vantent (avec de moins de moins de conviction) le prétendu remplacement de l'ordre « fordiste » oppressant et nivelant.

Nombre d'entre nous ont la chance d'avoir vécu une époque où il y avait une différence notable entre le travail et la vie privée. Une époque où de surcroît le temps libre – le temps pendant lequel les gens peuvent construire librement des relations de leur choix – prenait de plus en plus le pas sur le temps de travail. Cependant aujourd'hui, trop de gens vivent l'invasion de leur temps libre par le temps de travail, et la confusion entre les deux.

Des journées de travail plus longues, le passage frénétique d'une tâche à une autre dans la même journée, une recherche de travail stressante et incessante, en quête de n'importe quel travail : sous toutes ses formes, le travail s'empare de la vie et semble ne plus jamais la lâcher. Mais il existe aussi un mouvement contraire : Depuis que les connections relativement régulières et la hiérarchie relativement stable propres au type de capitalisme antérieur ont laissé la place à la dispersion de la production et à l'affaiblissement de l'emploi direct, les relations sociales (coopératives et hiérarchiques) doivent se reconstruire sans cesse à partir de zéro. La fin de l'automatisme implique que chaque individu doit effectuer des fonctions de liaison, redéfinir en permanence les relations et se voit souvent obligé de prendre des risques au lieu de suivre simplement des ordres. (Il faut préciser que cette situation vient d'une sorte de stratagème de la part de l'autorité. De nos jours, l'autorité semble être en retrait et être moins oppressante, exigeant simplement des résultats sans intervenir sur la façon de les obtenir. Mais en situation de manque de ressources c'est justement ce silence sur la façon et les moyens d'obtenir des résultats qui conduit les salariés à pousser leurs exploits que lorsqu'ils se étaient limités à obéir à des instructions précises).

Tout ceci oblige les gens à investir l'ensemble de leur expérience dans leur travail, y compris leurs aptitudes relationnelles, lesquelles sont, comme nous l'avons dit, souvent façonnées par cette nouvelle fonction et modelées de façon à les rendre plus efficaces.

Par conséquent, il serait difficile de dire que le travail (et, en dernière analyse, la position de classe) ne conditionne pas la vie de façon déterminante et ne représente pas un élément important dans la construction de l'identité. Ce qui a été éliminé dans le mode de production actuel n'est pas seulement la centralité du travail pour la vie et l'identité, mais surtout le lien entre travail et action collective d'émancipation. Le travail est un besoin pressant ou la façon de tenter de réaliser un projet individuel (ou de groupe ou corporatif) ; ce n'est plus le moyen de créer une identité collective en tentant de construire un avenir.

Cette rupture est bien évidemment en rapport avec la défaite historique du socialisme étatique et avec les effets de la consommation de masse, sujet sur lequel je reviendrai plus loin. Il faut néanmoins ajouter ici que le manque actuel de

crédibilité de l'action collective a un but très clair et vient aussi des modes de travail qui empêchent de penser la vie individuelle comme un enchaînement d'événements raisonnablement déchiffrables.

En effet, le travail n'est pas seulement sous-traité et fragmenté d'un point de vue technologique et légal. Il contient aussi deux dimensions supplémentaires : d'une part, il se présente de plus en plus souvent comme un « travail de projet » (même quand il est durable et s'effectue sur des installations de production à grande échelle) ; d'autre part, il est constamment exposé au risque d'échec du projet, ce qui se traduirait par un échec personnel. Comme le dit Richard Sennet <sup>1</sup>, une fois qu'un projet est terminé, un autre doit être conçu et lancé. Dès qu'un danger a été surmonté un autre apparaît, ce qui empêche les individus concernés de penser leur propre vie car à chaque fois qu'ils doivent recommencer à zéro, à chaque fois que les dés sont jetés, les possibilités de gagner ou de perdre sont les mêmes. Comme le remarquent Luc Boltanski et Ève Chiapello <sup>2</sup> ce qu'on demande aujourd'hui à un employé n'est pas tant sa capacité à mener un projet, le vérifier et le modifier, et évaluer ses effets par rapport à sa propre vie, c'est sa disponibilité immédiate pour un autre projet de n'importe quel type.

Ainsi, la « vie projet par projet », comme le définissent Mauro Magatti et Mario De Benedittis <sup>3</sup>, a pris la place du « projet de vie » pour les individus et j'ajouterais aussi pour les collectifs.

Ce qui rend ces relations sociales capitalistes particulièrement révélatrices c'est que — c'est toujours la même chose — ce n'est pas seulement un voile derrière lequel on cherche et découvre enfin la contradiction vraie, simple et éclatante entre capital et travail (peut-être grâce à la conscience d'une avant-garde avisée). Non seulement cette contradiction ne se présente jamais sous sa forme « pure », mais elle existe à chaque fois sous des formes déterminées par l'histoire. L'individualisation du travail, les traits d'une liberté et d'une autonomie relative qui le caractérisent, ne sont pas un rideau de fumée idéologique qui dissimule la réalité contraire : ils représentent la façon même dont le travail est assujéti au capital aujourd'hui. Cet assujettissement est par conséquent très difficile à voir en tant que tel. De fait, même quand la dure réalité des faits décide de « révéler » l'inanité de la vie « projet par projet », elle est interprétée comme un échec personnel ou un retrait momentané et non pas comme la conséquence d'une situation courante qu'une action courante pourrait inverser.

Il semble donc que pour des raisons internes et externes, l'idée de collectifs (et avant tout l'idée d'individus) capables d'engager avec leur propre situation historique une relations transformatrice et rationnelle ne peut pas se réaliser en dehors de l'expérience du travail. L'idée d'une orientation socialiste semble définitivement renvoyée au passé.

Et c'est justement quand le passé semble perdu et ne pouvant être rejeté qu'il nous montre la façon d'interpréter la réalité présente et la façon de la changer, de manière indirecte, par allusion, parfois juste par évocation, mais c'est un fait.

Dans notre cas, le passé nous rappelle que l'idée du travail en tant qu'entité collective — avec des droits politiques et sociaux, donc destiné à des actions historiques — n'est pas nécessairement (ou sans doute presque jamais) l'effet de

1 Richard Sennett, *The Corrosion of Character. The personal Consequences of Work in the New Capitalism*, Norton & Co. 1998.

2 Luc Boltanski and Ève Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999.

3 Mauro Magatti and Mario De Benedittis, *I nuovi ceti popolari. chi ha preso il posto della classe operaia ?*, (*The New Popular Classes. Who's Taken the Place of the Working Class ?*), Milan : Feltrinelli 2006.

la concentration de masses de travailleurs dans la « grande industrie » dont parle Marx. Parmi les nombreux exemples possibles, voyons ce que Thompson dit de la formation de la classe ouvrière anglaise. Ce ne sont pas les ouvriers de l'industrie textile qui ont fait de la classe une entité politique, c'est le Londres de mille commerces différents – et différemment subordonnés –, le Londres des artisans et ouvriers non spécialisés. C'était l'Angleterre qui résonnait des principes du gouvernement constitutionnel (et du mythe correspondant de l'« Anglais né libre »), des discours et pamphlets sur les droits de l'homme et les traces persistantes du millénarisme religieux, tous catalysés par l'écho de la Révolution française et les mouvements qui ont suivi en Angleterre <sup>4</sup>.

En bref, ce sont les vestiges du travail pré-industriel (et non pas pré-capitaliste) qui ont créé – grâce à la situation historique et culturelle concrète – les idées, us et institutions qui ont donné lieu au concept d'autonomie et de valeur du travail comme une entité en soi, en contrepois des autres, et l'ont transmis au prolétariat industriel.

Ceci confirme (également) le fondement de l'observation de Raniero Panzieri <sup>5</sup>, selon laquelle le « niveau du prolétariat » ne peut pas être issu du « niveau du capital ». Il n'y a pas nécessairement de rapport entre un certain type de production et une certaine formation du prolétariat et sa subjectivité. Cette thèse accompagne celle que Thompson souligne dans sa reconstruction de l'histoire : une classe n'est ni une structure ni une catégorie mais plutôt un événement, le fruit d'une rencontre parmi les éléments sociaux, culturels, idéologiques et politiques mêlés de façon hétérogène. C'est un « devenir » dans lequel le rôle de commande se met à l'œuvre de la façon dont les travailleurs décrivent et racontent leur expérience de classe déterminée par l'histoire ; ce qui lie leur description à leur expérience n'est pas tant la loi sinon la logique qui doit être reconstruite *a posteriori*, à chaque fois <sup>6</sup>.

Mais si la classe n'est pas fonction du capital, si la classe est le fruit d'une création culturelle faite par les travailleurs eux-mêmes, et si cette création ne peut provenir que de l'agrégat de nombreux éléments hétérogènes, alors la structure du processus du travail est un – et seulement un – des éléments contribuant à la création de la conscience de classe.

Par ailleurs, s'il est vrai (et c'est vrai) que cette structure est l'élément décisif permettant de comprendre la dynamique générale du processus social, il est tout aussi vrai que lorsqu'on analyse la dynamique de la formation de la subjectivité, la structure a autant de poids que les autres éléments dans une expérience individuelle. S'il est vrai que la transformation des termes de l'emploi est déterminante dans la transformation du processus social dans son ensemble, il n'est certainement pas vrai que le besoin et l'idée d'une telle transformation doivent nécessairement provenir du travail, et ne peuvent pas avoir de motivations externes touchant et transformant le travail lui-même.

Dans la dernière analyse, même lorsque la conscience sociale semble refléter une condition matérielle « homogène » – et je pense ici au protagoniste des années 1970, défini de façon approximative comme le « travailleur de masse » – cette base sociale commune parvient à produire cette forme particulière de conscience et de politique uniquement grâce à la présence conjointe d'autres conditions. Par exemple, la situation de ces dernières années en Italie : la construction d'un espace

4 E. P. Thompson, *The Making of the English Working Class*, Gollancz 1963.

5 Raniero Panzieri, *La ripresa del marxismo leninismo in Italia (The Reprise of Marxism-Leninism in Italy)*, Milan : Sapere Edizioni 1972.

6 Il convient de noter que la pensée de Thomson se croise ici avec celle d'Althusser, bien que Thomson dise lui-même qu'il est un adversaire théorique d'Althusser, et surtout de l'Althusser qui soutient que seule une rencontre entre des éléments occasionnels hétérogènes peut - si la rencontre se stabilise - produire une nouvelle forme historique et que la contradiction fondamentale dans la société capitaliste existe toujours et uniquement sous une forme historique spécifique et donc variable. En conséquence, la contradiction entre le capital et le travail peut s'exprimer de mille façons et peut donner lieu à des formes très différentes de conscience de classe.

public national unifié à travers la télévision, les effets précoces de la scolarisation de masse homogène, et l'enracinement de modèles standardisés de consommation. Mais aussi la disparité temporaire issue d'une part des réminiscences préindustrielles de la classe ouvrière immigrée (qui s'est heurtée à « l'absurdité » des règles du travail), et d'autre part d'un système politique et un État-providence notablement « rétrogrades » comparés à la logique immanente du fordisme. Si ces éléments ne coïncidaient pas, il serait impossible d'expliquer l'efficacité et la nature radicale du mouvement ouvrier de ces années-là. Et nous devons aussi prendre en compte les éléments de socialisation produits par la culture communiste, la culture sociale-catholique et celle des minorités critiques et des mouvements étudiants, dont aucun n'est apparu spontanément et naturellement issu de la chaîne de montage.

Ce qui vient conduit à une autre considération théorique. Selon Charles Tilly, grand expert des mouvements sociaux, ces derniers sont toujours produits par l'intersection entre deux dimensions. L'une est l'appartenance à une catégorie sociale commune (ce que Tilly appelle « catness ») et l'autre est l'aptitude des membres de cette catégorie à construire des réseaux sociaux indépendants de ceux imposés par les agents sociaux dominants (que Tilly appelle « netness »). Le résultat est un « catnet » – l'association d'une position sociale « objective » et d'une capacité « subjective » à créer les institutions et valeurs qui interprètent cette position de façon particulière <sup>7</sup>.

Lorsque le réseau de relations est en rapport avec la dimension productive (comme c'est le cas de nombreuses usines fordistes), il peut apparaître une connexion univoque entre l'appartenance à une catégorie et la subjectivité, mais ceci n'est qu'une apparence. Le travail apparaît et devient un facteur de poids dans l'action collective seulement parce qu'il se mêle à l'autre dimension de la vie.

Je vais conclure cette partie sur une proposition de recherche future : posons-nous la question, et posons-la à nos interlocuteurs : « quelle expérience et quelle conscience de l'individu et de la collectivité se forment en dehors du lieu de travail ? », et « cette expérience et cette conscience influencent-elles notre perception du travail, et de quelle façon ? ».

Si les résultats de ce type d'analyse confirment que de nos jours, comme dans le passé, des bourgeons de conscience collective sont nés tout d'abord du travail, ceci confirmerait que le lieu principal (particulièrement aujourd'hui) de formation d'une conscience de classe potentielle n'est pas la production mais la vie elle-même, sous toutes ses formes. Ceci implique-t-il un affaiblissement du discours socialiste ? Permettez-moi de faire l'observation suivante : un mouvement collectif d'ouvriers (et d'autres) visant à la transformation sociale ne peut se construire qu'à condition que la « conscience » naisse comme un effet de la « vie en général », car les grandes idées capables d'influencer véritablement la politique (des idées « publiques » accessibles à tous, indépendamment de la classe et de l'origine, des idées présentées comme des causes, dont Valerio Romitelli parle depuis longtemps <sup>8</sup>) ne peuvent qu'être le fruit de l'ensemble de l'expérience de vie.

J'ajouterai <sup>9</sup> que l'on n'atteint pas le plus haut niveau de conscience via la conscience de classe mais via la conscience de la situation historique (individuelle et collective) : une conscience qui, pour être pleinement réaliste, doit inclure la conscience de position de classe sans toutefois s'y limiter.

7 Charles Tilly, *From Mobilization to Revolution*, Reading, Mass. : Addison-Wesley 1978.

8 Valeiro Romitelli, *L'odio per i partigiani ; Come e perché contrastario [Hatred of the Partisans. How to Fightit, and Why]*, Naples : Cronopio 2007.

9 Romitelli, *ibid.* ., le définit de la même façon : « la compréhension de la situation présente, la capacité à distinguer ce qui doit être fait et ce qui doit être pensé de ce qui a déjà été fait et est maintenant connu ».

Je viens de dire : « Non pas la production, mais la vie même ». Cette façon de dire peut sembler intéressante mais elle est sans aucun doute trop générique ; je vais donc poursuivre par une considération plus prudente. Plutôt que la production en soi, nous pouvons étudier la connexion entre production et reproduction. Une analyse de cette connexion montre à quel point la situation actuelle est compliquée. Tous les espaces hors du lieu de travail qui étaient autrefois des lieux de création potentielle de relations autres que capitalistes sont désormais plus étroitement contrôlés par le capitalisme lui-même. Et pas seulement à travers l'influence idéologique, aussi forte soit-elle, mais aussi de façon bien plus subtile et perverse. En effet, on assiste actuellement à la production industrielle de parties de plus en plus vastes de la vie sociale. Tout, depuis les premiers éléments de reproduction (la nourriture et, ce qui est plus important, la culture qui s'y rapporte) jusqu'aux processus symboliques, est devenu l'affaire de secteurs spécifiques de l'industrie capitaliste qui transforment la reproduction sociale en une entreprise à but lucratif et se chargent de former les personnes disposées à participer de façon encore plus active à la production.

Ce n'est pas seulement à cause de la télévision bien qu'elle joue un rôle déterminant car il s'agit d'une machine réelle et spécifique dont la matière première sont les gens et dont les produits sont les spectateurs — une machine qui transforme et organise nos désirs et sentiments de façon à nous rendre attentifs et réceptifs à un certain type de langage.

De nos jours, la consommation s'organise comme une machine symbolique bien plus cohérente et persuasive qu'elle ne l'a jamais été. Ses nouveaux supports (ou du moins son aspect virtuel déterminant) capturent de plus grandes couches des classes plus pauvres. Sauf quelques rares cas, il n'existe pas de structure alternative entre les biens et les consommateurs, qui permette de baisser les prix et de modifier le poids symbolique des marchandises. La tâche des gens qui tentent de reconstruire de telles structures alternatives est par conséquent plus importante que jamais, mais aussi bien plus ardue.

Cet état des choses est vraiment de mauvais présage car aujourd'hui pour la plupart des gens c'est la consommation — plus que le travail — qui constitue le principal espace de socialisation <sup>10</sup>. Le travail est valorisé précisément parce qu'il permet d'entrer dans la sphère de la consommation, la seule vraiment capable de donner du sens (à fortes doses) aux actions des gens. Les personnes amènent au travail leurs désirs, leurs idées et leur approche de la réalité (qui suivent aussi la logique de l'autodétermination et de la vie « projet par projet »), qui ont d'abord mûri dans la sphère de la consommation et ont subi la médiation des groupes sociaux (famille, amis, etc.) au sein desquels la consommation a lieu.

Voici là une autre suggestion d'étude future parmi les travailleurs : leur demander quels biens ils considèrent comme les plus importants, comment et où (par ex. dans quel groupe social) ils les consomment, comment et où ils parlent de ce qu'ils consomment, quelle part de ces conversations pénètre la sphère du travail et avec quelles conséquences. Cette suggestion peut aussi s'appliquer à notre politique : superviser les lieux de consommation (comme l'a fait dans les premiers temps le mouvement ouvrier), depuis la signature d'une hypothèque aux courses d'épicerie

10 Magatti and De Benedittis, *op. cit.*

11 cf. Oscar Marchisio and Jadel Andreetto, Bologna operaia. Inchiesta fra i metalmeccanici [Working-class Bologna : An investigation Among the metal-workers], Granarolo dell'Emilia : Socialmente 2007, a book to which this essay is greatly indebted.

12 J'espère qu'il est clair que je ne veux pas dire que puisque nous avons été vaincus dans le domaine de la production, nous ne pouvons plus agir dans le domaine de la consommation. Aucune politique de gauche (et encore moins une politique socialiste) ne peut espérer être réellement efficace sans intervenir dans les rapports de production, les stratégies industrielles et les choix d'investissement. Le paradoxe réside dans le fait que l'accumulation de forces capables d'intervenir dans la sphère de production peut apparemment se produire aujourd'hui principalement *en dehors* de ce domaine, à moins que nous ne posions la question en disant qu'aujourd'hui « tout est production ». selon moi, toutefois, cela aboutirait à des ambiguïtés que je ne peux développer ici, faute de place.

hebdomadaires, car dans les deux cas ce sont des lieux de conflits et de construction d'identité tout aussi importants que « l'usine »<sup>11</sup>. Et aussi— en partie grâce à l'ambivalence des idées dominantes— parce que des contraintes qui semblaient impossibles à remettre en question et des normes sociales incontournables dans la sphère de la production (à cause de la mondialisation, de la concurrence, du risque de licenciement, etc.) se révèlent souvent des charges inutiles et inacceptables dans la sphère de la consommation<sup>12</sup>.

Parallèlement à l'invasion de ce qu'on pourrait appeler la sphère « médiane » de la vie sociale se trouve la transformation des structures plus massives et subtiles de socialisation : d'un côté l'État, de l'autre le langage.

L'État perd rapidement sa capacité à agréger les concepts unitaires de citoyenneté, et par là même à encourager la formation d'un mouvement social égal et unitaire. La preuve de cette perte se trouve dans la poussée du fédéralisme, dans un principe de subsidiarité qui prétend dissoudre la possibilité d'attribuer la responsabilité à quiconque, et dans une autonomie scolaire et la fragmentation postérieure du programme et de l'approche de l'école. Une fois de plus tout obéit au principe de liberté croissante (c'est-à-dire la liberté des divers organes sociaux et institutionnels) qui mène pourtant souvent ceux à qui les politiques publiques sont adressées à suivre une logique constrictive sans qu'ils puissent identifier un interlocuteur spécifique et stable pour répondre à leurs demandes et initiatives.

Mais peut-être que le langage — particulièrement celui utilisé dans les relations sociales de haut niveau — est ce qui a subi la transformation la plus radicale et sévère. Ce n'est pas seulement la construction sociale et la fabrication gestuelle de la part des médias (phénomène qui remonte aux années 1950 et qui s'étend actuellement — en ce qui est peut-être la seule véritable innovation — aux sphères les plus intimes des relations sexuelles) à partir desquelles des modèles publics subtilement inhibiteurs sont constamment construits, vérifiant ainsi la valeur des théories les plus prophétiques de Michel Foucault.

L'action même de constructions de relations sociales — que ce soit entre amis, en couple, ou encore entre employeur et employé — est devenue l'objectif d'une industrie capitaliste que je décrirais comme « comment-faire » : une déferlante de divers types de publications et formations présentées sur divers « supports » mais qui convergent toutes de façon monotone vers une poignée de mots : manager, succès, respect de soi, auto-affirmation. Ici, « amener la vie privée au travail » est comme une formalisation de la vie : diriger sa vie dans un sens strictement utilitaire. Les relations inter-personnelles qui fluctuent dans la vie courante entre le désintéressement et l'instrumentalité n'ont là qu'un rôle purement instrumental. Le « groupe » n'a pas de valeur en tant que tel mais pour ce qu'il peut apporter ; l'« autre » est avant tout un moyen, et parfois seulement une fin.

Selon cette théorie, la vie ne transforme pas le travail ; c'est le travail qui transforme la vie en essayant de réduire la liberté et le désordre en les adaptant essentiellement à son propre rythme. La multiplicité hétérogène des relations qui modèrent le vécu ont tendance à converger vers des modèles uniformes et neutres.

Plus rien n'est laissé au hasard, tout est conçu selon des codes pré-établis (ou du moins l'intention est là). La pratique de la construction de relations — grande

découverte qui a permis aux personnes dans les années 1970 de prendre conscience de l'artifice des familles et hiérarchies sociales et les a poussées à tenter des changements—, cette source inépuisable de rébellion et d'invention sociale, est devenue un boulot ordinaire. L'idée qui en ressort ne permet plus de comprendre les véritables innovations (créées au niveau individuel ou collectif) car elles ne sont plus que des événements imprévisibles et par conséquent impensables dans la logique actuelle réductionniste et managériale.

Il semble donc que la consommation, l'espace public et le langage qui innervent tout, vivent un processus de transformation très proche de celui que le travail a subi. Ils semblent assujettis à des formes de subordination souvent déguisées en liberté, en construction des relations par le dialogue. Et on dirait que dans la sphère de la reproduction aussi il est très difficile d'identifier les conditions nécessaires à la formation d'une identité collective.

Dans ce cas non plus nous ne devrions pas déduire les formes de subjectivité linéairement à partir des mécanismes sociaux. Les mécanismes logiques cités plus haut sont sans aucun doute dominants mais cette domination n'agit pas de façon totalitaire. La production et la reproduction sont toujours des arènes de conflits. Le fait de décrire les grandes tendances du travail et de la vie privée ne veut pas dire que l'on prédit le dénouement mais que l'on trace le territoire au sein duquel a et aura lieu le conflit inévitable entre les parties. C'est pourquoi seule une étude (pas une déduction *a priori*) peut nous indiquer combien d'oppression et de liberté produit une situation donnée.

Le fait est que dans la reproduction — et aujourd'hui essentiellement dans la reproduction — il existe de vraies pratiques de résistance qui sont souvent fortement conscientes et efficaces. Une analyse des formes de subjectivité serait le point de départ d'une étude empirique de ces pratiques.

On assiste au retour des alternatives de consommation, des coopératives d'achat, des réseaux de solidarité de plusieurs types et des projets de protection collective. C'est là que la formation d'un « nous » avec de bonnes capacités d'expansion (quoique intermittentes et propres à chaque secteur) peut être testée. Les luttes pro-environnement contre la « folie de construction » du capitalisme (qui découle davantage de la recherche de bénéfices relativement faciles que d'un esprit faustien) ajoutent un « nous » qui ne s'identifie que parfois comme groupe ethnique car il se situe plutôt dans un espace perçu comme de droits. Les groupes qui sont exigeants envers les services publics et les contrôlent essaient de forger un nouveau type de citoyenneté. Il existe de plus en plus d'expériences de bénévolat social, politique et civique contre les relations utilitaires. Les gens essaient, par nécessité mais aussi de leur plein gré, de créer de nouveaux modèles de relations et de nouvelles familles capables de s'installer dans les comportements actuels sans renoncer à la créativité de l'expérience.

Une analyse future des conditions et de la conscience des travailleurs devrait avoir pour point de départ l'espace dans lequel ces pratiques ont lieu. Cet espace est déterminé par le territoire — ou plutôt les territoires, les géographies changeantes — dans lequel les contradictions s'expriment : le voisinage, un regroupement apparemment spontané de zones urbaines et sub-urbaines, une



chaîne de centres commerciaux, un réseau contesté ou reconnu de communication virtuelle ou réelle. Le territoire comprend aussi l'usine qui est souvent elle-même composée de parties de territoire agencées de façon variable. La conscience d'une individualité qui peut cumuler progressivement les ressources permettant, entre autres, de poser clairement la question du travail et du capital se déplace et prend forme au sein de ces territoires.

Une analyse future ne devrait pas se lamenter sur l'absence de conscience de classe, mais élaborer un catalogue de diverses expériences du « nous » des travailleurs, sur le postulat que tôt ou tard ces expériences se mélangeront aux futures expériences sur le travail.

Cette nouvelle analyse est très proche de celle qui devrait constituer une nouvelle politique : l'interconnexion d'un millier d'expériences hétérogènes d'où un ensemble collectif sans précédent peut émerger. Cette collectivité ne va pas émerger d'abstractions : pas du Travail, pas de la Vie, pas de la Politique. Le Travail, la Vie et la Politique sont d'une certaine façon « neutres » : ce sont des batailles qui peuvent avoir différents dénouements y compris le travaillisme, le repli sur le quotidien, ou l'opportunisme, respectivement. Il est plus probable que cette nouvelle entité soit engendrée par des choix concrets et par là même imprévisibles de la part de millions d'hommes et de femmes qui voudront prendre part à ces batailles afin d'arriver à une solution qui s'éloigne de la hiérarchie actuelle : une solution différente qui n'a pas été prévue à l'avance, celle qui s'adapte le mieux à la conscience de la situation historique, capable de donner un nouveau nom au présent et à l'avenir.